

L'ENTRETIEN

Philippe Muray, « en vers et contre tous »

*Et je retournerai
la poésie
contre la poésie
et ses méfaits.*

P. Muray

Philippe Muray est un franc-tireur, un sniper insaisissable, bien décidé à abattre, d'une tirade précise ou d'une rafale définitive, les statues creuses de notre radieuse postmodernité. Depuis la parution de son volumineux et passionnant *Le XIX^e siècle à travers les âges* en 1984, il s'est imposé comme un des critiques les plus acerbes de la société du spectacle, de ses tapageuses manifestations, de ses autocélébrations satisfaites et de son festivisme stérile.

Dans son dernier livre, *Minimum respect* (publié aux Belles Lettres), le romancier-chroniqueur s'est sacré poète. Parce que, finalement, il en a bien le droit, comme tout le monde. Parce qu'aujourd'hui, tout se brade : les sourires, les connaissances, les désirs, etc. Les mots, aussi. Surtout les mots. Sous ses beaux habits et ses package flambant neufs, la communication avance, nue. C'est cette nudité tragique, désespérante, qui est montrée du doigt dans les textes de *Minimum respect*. Pour signer la mort de la poésie en tant que genre, Muray l'exploite donc de la façon la plus plate possible et l'amène dans ses ultimes retranchements. Il la contraint à un exercice auquel elle n'est pas habituée : dire le monde moderne, sans fioriture lyrique ni artifice. Seule compte encore l'observance de certaines règles formelles (vers réguliers, rimes, etc.), moyen radical et impertinent de se libérer de la « liberté ». Cela donne une suite de raps sans musique, sans personne, sans rien, vertigineuse fuite en avant dans le présent qui est le nôtre et dont peut nous délivrer momentanément, salutairement, un rire toujours amer.

L'avant-propos du recueil est exemplaire et a valeur de manifeste. Sous un vernis de fatuité pleine d'autodérision se cache un véritable bilan de notre époque et de ses jugements idéologiques ou esthétiques. Ce texte marquera sans doute un tournant dans la prise de conscience de ce qu'est la poésie dans le panorama de la littérature française contemporaine : « [Le] nouveau monde qui nous entoure et nous pénètre est né d'hier, mais il a déjà sa panoplie de mots tout faits, de concepts domestiqués, de certitudes sacrées, de convictions qui vont de soi et de valeurs sur lesquelles il n'y a pas à revenir. Et cet état de choses, le nouveau monde exige avec lui, c'est le minimum, une complicité de fer. Mais c'est cette exigence précisément qui me semble devoir être combattue, au prix d'un long travail d'investigation artistique tendant à ce que l'on ne reconnaisse plus comme familier ce qui est monstrueux, ni comme existant de toute éternité ce qui vient d'arriver et ce qui passe déjà, ou voudrait passer pour naturel. On a écrit beaucoup de cosmogonies, dans la nuit des temps ; mais au point où nous en sommes, où le réel se confond avec le nouveau et où l'humain ne se distingue plus de sa métamorphose, c'est maintenant une *néogonie* complète et détaillée que réclame l'appréhension de notre temps. Et c'est, en somme, de cette néogonie que je crois pertinent de m'occuper. En prose ailleurs, ici en vers (et contre tous, cela va sans dire). ».

S'étonnera-t-on que le Rédacteur de Jibrile se sente tout à fait dans le sillage de cette pensée ? En tout cas, si vous ne vous y êtes jamais frotté, peut-être l'entretien qui suit vous donnera-t-il la bonne idée de vous égratigner et de vous éclaircir l'esprit au contact de Philippe Muray.

Frédéric SAENEN

« C'EST LE SANS-PRÉCÉDENTS QU'IL FAUT ÉCRIRE »

Jibrile : Vous semblez avoir pris le parti de vous maintenir en « désaccord parfait » avec vos contemporains. Quelle est l'origine de cette position critique ? Est-elle innée ou acquise ? Dans le deuxième cas, quels ont été les événements ou les facteurs qui l'ont favorisée ?

Philippe MURAY : Je pars du principe qu'il n'y a qu'un crime inexpiable et un seul : approuver les conditions d'existence contemporaines, le contemporain en soi, se réconcilier avec lui, se le concilier. Ou encore l'ignorer, s'en détourner au profit d'une méditation sur la littérature éternelle. Mais pour penser cela, je n'ai malheureusement jamais eu besoin de me *maintenir*, comme vous dites, en état de désaccord, ce qui reviendrait à supposer un effort de ma part pour me retrouver à tout coup en « position critique ». Ces choses-là se font beaucoup plus simplement, jour après jour, et pour ainsi dire d'elles-mêmes. Il me suffit de prendre connaissance de ce qui se dit, se fait ou s'écrit quotidiennement pour que le grotesque, la sottise ou la malfaisance m'en saute aux yeux. Après quoi, bien entendu, il faut faire ressortir tout ce grotesque et cette malfaisance que personne ne semble voir. C'est un travail entièrement *esthétique*. Il s'agit que l'hallucinant flot de louanges qui entoure les nouvelles conditions d'existence et leurs aspects les plus révoltants accède à la dignité de la littérature. Il faut donc beaucoup citer ; non de grands écrivains, hélas, comme autrefois, mais ce que l'époque dit d'elle-même à chaque instant, et qui est indicible autrement que dans sa langue. Ce qu'elle a de pire ne peut littéralement pas s'inventer : il faut la laisser en parler, lui ouvrir sans cesse des guillemets. Mettre l'époque entre guillemets dans l'espoir qu'elle voie ce qu'elle dit et qu'elle entende ce qu'elle fait est bien plus qu'une activité critique ; c'est, à mes yeux, un projet esthétique.

Je ne me suis pas résolu, comme cela, un beau jour, à me « désaccorder » pour faire bien dans le paysage. Je n'ai jamais pensé que c'était là une position avantageuse ; encore moins que j'y trouverais une rente de situation. Le désaccord est venu de lui-même, sans que j'aie besoin de le chercher, et il a rencontré chez moi, je le répète, une visée plutôt artistique que critique au sens habituel du terme (et, en tout cas, nullement sociologique ou philosophique). Ce monde, ce monde-ci, en tant que receleur de mille et une abominations évidentes ou sournoises, est devenu mon hypothèse de travail. Et l'éloge continu que ce monde tient sur ses mille et une abominations présentes et à venir (sans compter les belles indignations qu'il s'offre, de temps en temps, à propos de certaines de ses pires inventions, comme on mettait autrefois ses habits du dimanche pour aller communier) est devenu le théâtre à transformations dont j'essaie de porter au paroxysme les monstruosité et l'extrême misère dans un commentaire que j'espère être bien plus qu'un commentaire : une re-mise en scène, une re-présentation, une surenchère destinée à souligner l'auto-condamnation qui réside dans l'éloge même que ce monde se tresse. Sa louange est son verdict.

Tout cela demande une multiplicité de moyens rhétoriques dont je suis loin d'avoir épuisé l'arsenal. À la tautologie démesurée par laquelle s'exprime la société actuelle, il faut répondre par des tautologies parodiques ; à son arrogante et criminelle candeur, par une arrogance plus soutenue et consciente ; à sa perte de tout référent, par un style qui souligne que ce référent est perdu et que sa perte est sans cesse camouflée ; à ses fictions par des fables et à ses fables par des fictions. Faire entendre la voix de l'époque, non telle qu'elle se voudrait mais telle qu'elle résonne réellement, demande aussi de *monter le son*. Qu'est-ce que l'essence de l'art ? La mimésis. Mais la mimésis elle-même ne se réduit pas platement à imiter ; elle consiste au contraire à produire quelque chose qui soit tel que quelque chose d'autre existe. C'est dans cet écart que se tient la vérité, et cet écart lui-même je l'appelle désaccord (j'aurais pu employer les mots de divergence, de rupture ou de désunion). Sans ce désaccord, il me serait impossible de rendre sensible ce dont je parle parce qu'alors ne régneraient que similitude, identité, immanence. Et la monstruosité demeurerait invisible à elle-même.

Maintenant, il est tout de même certain que j'avais quelques dispositions au désaccord, que j'en ai sans doute toujours eu, ne serait-ce que par le goût très prononcé que j'ai nourri assez tôt, et alors que la plupart des gens de ma génération lisaient du Camus ou du Sartre, pour des écrivains comme Céline, Bloy, Péguy ou Bernanos. Il y avait là, m'a-t-il très vite semblé, tout un courant de littérature bien plus excitante et infiniment *moins bien élevée* que celle des bonnes consciences de la gauche, une véritable puissance d'altérité ou d'antagonisme, une concentration de violence, de beauté et d'hostilité, une mise en échec du programme social général, un creusement génial du désaccord partout où ce creusement fait mal. La suite ne devait-elle pas me donner raison ? Au tournant de la fin des années 80 (et, pour prendre une date commode, après la chute du Mur), j'ai soudain retrouvé ce ton, ce son, cette brutalité face à un paysage social et humain qui se révélait brusquement tout nouveau. La moralisation effrénée, le terrorisme de la Vertu, la foi intermittente dans le progrès, le repli sur des croyances préhistoriques irrationnelles (astrologie, etc.), la psalmodie des droits de l'homme et toutes les prières, les sanglots et les vœux pieux accompagnant la montée de ces éléments déchaînés m'ont conduit en 1991 à écrire *L'Empire du Bien*, dont l'*incipit* résume à mes yeux la nouvelle période : « Nous voilà donc atteints d'un Bien incurable. » Ce constat, depuis lors, n'a cessé de se vérifier et ses conséquences de s'amplifier. Treize ans plus tard, nous sommes toujours et plus que jamais ceux qui savent et disent le Bien. Plus que jamais, nous sommes incapables d'imaginer que ceux qui ne pensent pas comme nous (l'Autre islamique, par exemple, ou le peuple quand il vote « mal ») sont ailleurs que dans le Mal (et un Mal quasi extra-terrestre). C'est une situation sans précédent du fait que cette illusion ambitionne de régner sur toute la planète, et que ce préjugé veut s'y appliquer comme étant le ce-qui-va-de-soi absolu et définitif dans les siècles des siècles (ce qui ne nous empêche pas de répéter dans le même élan que l'Histoire, c'est-à-dire la dialectique, continue !). Les résistances que rencontrent cette illusion et ce préjugé ne sont donc plus que des scandales résiduels, des oppositions à liquider. C'est toute l'histoire sans fin de notre époque, où le Bien s'énonce et se dicte à la planète entière avec de plus en plus de brutalité, dans quel que domaine que ce soit, depuis les lois répressives contre les plus petits soupçons de mauvaise pensée (de « phobies ») jusqu'aux croisades américaines de la Vertu-qui-se-venge (comme disait Zarathoustra : « Hélas ! que ce mot "vertu" est déplaisant quand il coule de leur bouche ! Et quand ils disent : "Je suis juste", cela sonne toujours comme : "Je suis vengé" ! »).

À vrai dire, il n'y a pas une « origine » à ma « position critique » (formulation sur laquelle, une fois encore, j'émetts des réserves, mais enfin...). Tous les jours celle-ci trouve occasion de se renouveler dans sa fraîcheur pour ainsi dire originelle. Il me suffit, devant n'importe quel événement, de prendre connaissance de ses commentaires autorisés (il n'y en a pas d'autres) pour que le désaccord surgisse de lui-même, plus effervescent que jamais. Prenons le crash, à l'aube du 3 janvier 2004, du vol FSH 604 de la compagnie égyptienne Flash Air et son engloutissement dans la Mer Rouge, au large de Charm el-Cheikh, avec plus de cent quarante personnes à bord. C'est une horreur, bien sûr, une horreur sans nom ; mais si on veut être encore vivant, c'est-à-dire pensant, on ne peut pas en rester au chantage à la compassion ni au radotage des médiatiques sur le « travail de deuil » des proches des victimes (ce « travail de deuil » est par lui-même une question dont je me réserve de récurer un de ces jours les fonds de tiroirs gratinés). Tout autant que quiconque, j'ignore si cette catastrophe est le résultat d'un acte terroriste ou d'un dysfonctionnement, quelque part, dans la quincaillerie du Boeing en question. Ce que je sais c'est que, de tous les crimes occidentaux actuels, le tourisme est assurément l'un des plus inexpiables et des plus approuvés. À lui seul, il résume donc l'époque (un chapelet d'atrocités chantées comme autant de bienfaits). Il ne peut pas y avoir de négociation à ce sujet, pas de discussion. Le tourisme de masse est ce qui s'éloigne le plus de l'idée de civilisation, née en Grèce et avec la Bible. Tout reste encore à dire et à écrire à propos de cette barbarie déferlante. On peut avoir pitié d'un touriste, et lui accorder le bénéfice de l'aliénation, on peut avoir pitié du troupeau d'oies en bermudas qui cancanent et se dandinent au soleil, on peut avoir pitié de ces malheureux qui n'ont plus d'autre ressource que d'identifier leur bonheur à la pêche sous-marine ; mais il n'est pas possible de manifester la moindre clémence envers le

gardeur ou le gaveur d'oies, je veux dire le tour-opérateur, le voyageur, l'homme au loisir entre les dents. Ce terroriste-là ne mérite aucune miséricorde. Pour en revenir au crash du vol FSH 604, il m'a permis, au plus fort de l'émotion médiatique généralisée, d'apercevoir à la télévision quelques images de Charm el-Cheikh justement, cette station touristique égyptienne de la Mer Rouge au large de laquelle les vacanciers sont morts. Et qu'est-ce que j'ai vu ? La quintessence de l'enfer, une abomination clignotante, une orgie de McDo's minables et de discothèques pour pauvres d'esprit, un Las Vegas arabe s'étendant sans pudeur sur un front de mer de synthèse, une saloperie transgénique présentée avec effronterie comme un paradis et qui n'est qu'un cauchemar blasphématoire où semble s'être inscrite dans le béton comme dans le bleu du ciel la maxime la plus veule des temps modernes : vivre sans temps morts, jouir sans entraves. Je dis blasphématoire parce que Charm el-Cheikh se trouve à la pointe sud du Sinaï ; et on croyait que le vrai Dieu allait laisser faire encore longtemps sans qu'à tout cet hyperréalisme criminel réponde un châtement approprié ? Les terroristes sont certes des criminels de la plus révoltante espèce, mais comment la civilisation qui s'accommode de cette horreur, et lui trouve des attraits, peut-elle oser les qualifier de « nihilistes » ? Voilà, pour ne donner que cet exemple, ce que peut m'inspirer un événement parmi tant d'autres. Vous voyez que chez moi le désaccord n'est pas un parti-pris mais une opération à la fois spontanée et raisonnée par laquelle il ne s'agit jamais, en fin de compte, que de démentir la démente et, en variant les angles, de répéter que ce qu'il y a de pire dans notre société, c'est toujours ce qu'elle aime le plus.

Vous publiez dans des revues d'inspirations très différentes (*L'Atelier du roman, Immédiatement, La Revue des deux mondes...*). La condition de survie de l'intellectuel passe-t-elle aujourd'hui par cette présence sur plusieurs fronts, sans cadre idéologique strict ? Avez-vous le sentiment d'avoir complètement dépassé le traditionnel clivage droite-gauche ?

J'ai surtout le sentiment, en écrivant ici ou là, mais toujours à partir des péripéties du monde concret, de poursuivre mon projet de chronique globale et systématique de l'époque, et de transformer les conditions actuelles d'existence en objet littéraire. Sans doute faudra-t-il encore un peu de temps pour qu'on se rende compte que ma visée est avant tout esthétique parce que ce que j'écris est chargé d'interprétations et de significations et qu'il est toujours plus commode de parler de la pensée à l'œuvre dans des livres que de l'art qui les conduit. Mais même mes essais (dois-je encore insister ?) sont de faux essais, ou des essais anti-essayistiques (au sens exact où je viens aussi de faire, dans *Minimum respect*, de la poésie anti-poétique). Les outrances que j'y multiplie à plaisir, et la profusion d'excès de toutes sortes que j'y répands sciemment, sont introuvables dans les authentiques essais des authentiques essayistes, sociologues, philosophes et autres penseurs d'authentiques pensées. Mais je suis persuadé que c'est ainsi, et pas autrement, en exagérant à l'extrême toutes les exagérations astronomiques (mais qui ne se considèrent jamais comme des exagérations) de notre temps, que l'on a une chance d'être ressemblant. Par-dessus tout, je prends soin de faire une littérature qui soit de la même époque que mon époque. Il y a tant de romans, tant d'essais qui reflètent un autre univers que celui dans lequel ils paraissent (la plupart ne reflètent d'ailleurs que le nombril de l'auteur).

Quant au dispositif droite-gauche, je me garderai bien de dire que je l'ai « dépassé » parce que je n'en sais rien, et si je n'en sais rien c'est que c'est là une question à laquelle je ne songe jamais. Si j'y songeais, les phénomènes précis qui surgissent dans notre univers concret ne m'apparaîtraient pas avec une telle netteté. Je crois même qu'ils s'évanouiraient. C'est d'ailleurs à cela, me semble-t-il, que sert le clivage droite-gauche : à maintenir l'illusion d'un monde et d'une réalité historiques encore décriptables et gouvernables dans les termes de jadis, donc à ne rien voir et ne rien savoir de ce qui se passe concrètement. C'est une diversion qui peut encore marcher un peu, et donner l'impression que tout continue, et que se poursuivent encore les jeux anciens de la dialectique et du hasard ; mais elle n'est plus capable comme jadis de retailer le réel à sa guise. Celui-ci la fuit de toutes parts. Elle n'a plus la force de le contenir. Cette sorte de jurisprudence gauche-droite, chargée de

fonctionner à vide et d'intervenir chaque fois qu'il le faut contre une nouvelle réalité absolument sans précédent, bloque l'accès à cette nouvelle réalité, elle-même largement irréaliste, en alignant contre cette irréalité intégrale et mondiale ses armées de fantômes puant la naphthaline. Mais pour qui avance les yeux ouverts dans le nouveau monde, ce cadre idéologique n'a plus la moindre signification ni la moindre efficacité. C'est bien entendu la gauche qui a le plus intérêt à maintenir l'illusion de la droite et de la gauche parce qu'elle a le plus à perdre à son effacement dans la mesure où elle a pris l'habitude, depuis deux siècles, de s'en servir comme d'une arme de terreur et de domination. Mais ces notions de droite et de gauche n'ont pas toujours existé (l'humanité a même vécu très longtemps sans cet Axe horizontal du Bien et du Mal) ; elles ont une histoire ; elles ont un commencement, donc leur fin est pensable. C'est cela aussi le secret sur lequel tout le monde s'accorde pour faire silence : que le couple droite-gauche a atteint, et même peut-être dépassé, son *dead point*. Il suffit de se demander, par exemple, ce que pourraient encore signifier les rêves de « contre-société » que nourrissait le Parti communiste au temps de sa gloire et des affrontements de classe, quand existe bel et bien sur toute la planète une véritable et efficace « contre-société » terroriste ? De même, que signifie la « critique de l'ordre établi », qui fut le fonds de commerce de la gauche, quand une nouvelle critique d'une violence inouïe s'opère à coups de Boeings dans des tours ? Et que deviennent les vœux pieux des chaisières du Bien enfiévrées de justice sociale lorsque le Bien planétaire (américain) mène la guerre à outrance et sème le chaos sur son passage ? Quant aux ambitions traditionnelles des progressistes, qui consistaient à « transformer la société », elles deviennent franchement comiques lorsque c'est la société qui se transforme toute seule, dans tous les sens, et à une vitesse confondante (sans doute est-ce d'ailleurs aussi pourquoi la gauche, dépassée par cette autogestion transformiste, par ce métamorphosisme populaire spontané et insaisissable, est devenue la force la plus conservatrice du moment).

Dans ces conditions d'irréalité générale, il n'est pas étonnant que les plus irréels des activistes, les trotskistes, aient le vent en poupe. Ils progressent à la vitesse du vent, chevauchant ce vent qu'est devenu le réel, et ils en ont aussi la consistance. Je me souviens d'avoir lu naguère avec amusement (c'était à l'époque où l'affaire dite des « nouveaux réactionnaires » battait son plein) un éditorial de Joffrin dans *L'Obs* où il concluait, tout progressisme bu : « Ce n'est plus la droite qui est réactionnaire. C'est la réalité. » Mais cette espèce d'apostasie déchirante ne le rendait pas plus lucide qu'à l'accoutumée : la réalité contemporaine n'est pas davantage réactionnaire que progressiste ; elle est *sans précédent*. À cet égard, je répéterais volontiers après Péguy, dans sa *Note conjointe sur M Descartes* : « Il y a le monde moderne. Ce monde moderne a fait à l'humanité des conditions telles, si entièrement et si absolument nouvelles, que tout ce que nous savons par l'histoire, tout ce que nous avons appris des humanités précédentes ne peut aucunement nous servir, ne peut pas nous faire avancer dans la connaissance du monde où nous vivons. Il n'y a pas de précédents. » C'est cette absence de précédents à partir de laquelle il faut écrire. C'est le sans-précédents qu'il faut écrire.

À diverses reprises, vous déplorez la « disparition des individus ». Mais quel est au juste le profil de cet archétype idéal dont vous semblez entretenir la nostalgie ?

Il est certain que jamais la servitude, voulue ou imposée, n'a été plus grande, et que nous n'avons encore rien vu dans ce domaine. Ce qui ne signifie pas, comme semble le laisser entendre votre question, que je mythifie si peu que ce soit les individus des époques passées, ni que je m'en fais une idée abusivement flatteuse. Étant né dans un monde qui, pour n'être que celui de l'après-guerre, n'en paraît pas moins infiniment éloigné de celui où nous parlons aujourd'hui, ayant donc côtoyé des individus de l'ancienne espèce, je suis bien placé pour n'en avoir pas une opinion exagérément positive. Je me crois assez bien placé aussi pour mesurer les différences entre cette ancienne humanité et la nouvelle, dont la métamorphose ne fait que commencer. C'est cette métamorphose qui m'intéresse, et qui constitue l'un de mes sujets essentiels. Comment s'intéresser à autre chose ? Cette

métamorphose est pleine de mystères. Elle relègue loin de nous les interrogations sur l'« homme éternel » qui remplissaient jusqu'à présent l'histoire de la littérature ou de la pensée en général. Qui est ce personnage nouveau, cet individu en cours de désindividuation accélérée, à la fois pornographique et anérotique, à la fois libertariste cynique et moraliste pleurnichard, désaffilié, désinhibé à mort, et qui semble si heureux de filer sur ses roulettes à travers une réalité que j'ai qualifiée un jour de « parc d'abstractions » ? Pour espérer répondre à une telle question, il faut s'accrocher à un point de comparaison. Ce point de comparaison, c'est précisément l'individu d'autrefois, l'homme « de toujours », celui qui s'était habitué tant bien que mal à reconnaître la réalité de la castration, donc l'existence de la réalité. Cet individu a presque disparu corps et biens de la surface de la terre, mais il demeure vivant dans les œuvres du passé, même proche, et notamment dans les romans, où il est facile de constater que ses plaisirs, ses peurs, ses occupations, ses espoirs, ses malheurs, ne ressemblent guère aux plaisirs, aux peurs, aux occupations, aux espoirs et aux malheurs des nouveaux individus. C'est que la singularité humaine consistait, jusqu'à une période récente, en cela qu'elle était capable de mettre en échec à peu près tout, le Mal comme le Bien, les programmes les plus redoutables comme les plus avantageux pour elle. Sans cette capacité de mise en échec, ou de désobéissance à tout, il n'y aurait jamais eu d'énigme humaine, donc jamais non plus de littérature romanesque. L'individu « de toujours » aura été très mauvais *conducteur* de tout, aussi bien de la socialisation dont il avait besoin que de l'autonomie individuelle qu'il revendiquait, de l'être-ensemble qui lui était nécessaire que de son propre égoïsme, du général que du particulier, du commun que du privé, de la partie que du tout. L'Histoire elle-même n'est que le long défilé de ses échecs, réalisés chaque fois avec une énergie peu commune et une malignité la plupart du temps inconsciente ; et tant qu'il y a de l'Histoire il y a de l'échec. Reconnaître cela, c'est posséder une référence par rapport à laquelle on peut évaluer ce qui se passe aujourd'hui, et mesurer l'abîme qui sépare l'individu « de toujours », cette espèce de brave soldat Chveïk mille fois réformé pour idiotie à travers les âges, du nouveau vivant, ce personnage mondial que j'ai appelé Homo festivus qui semble avoir troqué la névrose dont son ancêtre était la proie contre une perversion qui gouverne tous ses actes. Dans l'état pervers, le conflit est externalisé, l'opportunisme balaie la morale, l'amalgame supprime les différences (de générations, de sexes, etc.), la filiation disparaît au profit d'un fantasme d'auto-engendrement perpétuel, et finalement une nouvelle temporalité circulaire, plus ou moins analogue à celle des civilisations primitives, recouvre le temps historique qui lui avait succédé. Voilà la situation ; elle est à faire dresser les cheveux sur la tête, à la manière des pires films d'épouvante ; mais elle est au contraire chantée partout comme étant dans l'ordre normal du devenir humain. Et que cette horreur globale ne terrifie plus que quelques attardés révèle mieux que tout que nous sommes désormais environnés de mutants. Péguy, encore lui, écrivait dans *Les Suppliants parallèles* : « L'homme se consolerait aisément de vieillir, et de passer, et de disparaître, puisque telle est sa nature, et que telle est sa destinée, s'il avait au moins cette consolation que les générations passent et que l'humanité reste. Nous n'avons malheureusement plus cette consolation même ; et même nous avons la certitude contraire, que l'humanité ne demeure pas. Les générations passent, et l'humanité ne passe pas moins. » L'humanité est en effet passée. Reste à s'intéresser à ce qui la remplace. Pour compléter le tableau, il faudrait reparler de la seule et unique passion véritablement libidinale du nouvel individu, depuis que le plaisir sexuel ne lui fait plus ni chaud ni froid : celle qu'il nourrit envers la *sécurité* parce qu'elle lui permet, dans un univers qui a divorcé d'avec toutes les causalités (d'avec l'Histoire) et qui s'est également



Parfois. *Homo festivus* travaille...

Parfois. *Homo festivus* travaille...

débarrassé de tout scrupule, d'incriminer des causes et de chasser des coupables. De ce point de vue, les catastrophes arrivent désormais comme des bénédictions ; elles satisfont à la fois le besoin de terreur du nouvel individu, son besoin de victimisme et son besoin de vengeance. « Sécurité, égalité, repréailles » est la devise du nouvel individu. L'accident, chez lui, tient la place qu'occupait chez son ancêtre l'injustice sociale. Pour en faire cesser le scandale (qui est le scandale de la vie), il ira peut-être jusqu'à sa propre mort.

Pourriez-vous dresser ce qui correspondrait, selon vous, au portrait-robot du « lecteur inconditionnel de Philippe Muray » ?

Si j'avais des *lecteurs inconditionnels*, ce ne seraient pas de bons lecteurs. J'en ai d'excellents. Ils se reconnaissent, non à ce qu'ils savent rire, mais à ce qu'ils aiment rire. *Ridendo dicere verum quid v'État ?* comme disait Boileau dans une lettre à Antoine Arnauld : « Qui nous empêche de dire la vérité en plaisantant ? » Oui. Qui ? Eh bien tout le monde. Rien n'est donc plus délicieux, après avoir écrit, après avoir tenté de monter une vaste machine de guerre contre les inventions les plus tordues de la modernité, que de croiser le chemin de gens qui en rient. S'il me fallait une seule justification à écrire, elle serait là. En vérité, je ne différencie plus le rire et la littérature, pour ce que ce sont deux activités *adultes* (l'enfant ne rit pas, il ne peut pas rire parce qu'il n'a pas accès à l'incertitude), donc absolument ennemies du temps présent, massivement réinfantilisé, et détestées par lui.

Vos derniers textes ne sont pas sans évoquer les vers volontairement plats qu'avait commis Michel Houellebecq voici quelques années. En quoi vous différenciez-vous de sa démarche ? Accepteriez-vous que certains poèmes très rythmiques de *Minimum respect* soient mis en musique, pour créer une espèce d'anti-rap ?

J'aime beaucoup Houellebecq, aussi bien l'homme que l'écrivain, mais je ne crois pas qu'il y ait le moindre point commun entre nos visions du monde et nos façons d'écrire ; ce qui n'a d'ailleurs pas non plus la moindre importance. Quant à la mise en musique de mes poèmes, il se trouve précisément que trois jeunes musiciens pleins de talent s'en occupent en ce moment. Ils m'ont enregistré lisant une quinzaine de poèmes de *Minimum respect* et maintenant ils mettent ceux-ci en musique : en rap, en bossa nova, en reggae, etc. J'en suis ravi. Mes poèmes, si mal compris, même par certains de ceux qui me sont le plus favorables (et qui les trouvent *trash*, obscènes, choquants, etc.), s'enrichissent par la musique d'une quatrième dimension déjà présente dans les textes mais qu'on ne peut y entendre que si on a perdu tout respect envers les beaux-arts. *Minimum respect*, à mes yeux (et du moins pour ma propre histoire), est aussi important en 2004 que *L'Empire du Bien* en 1991 dans la mesure où il s'agit d'un passage au-delà de quelque chose. Si on veut continuer l'art de manière efficace, il laisser les beaux-arts aux artistes et aux écrivaines, il faut leur laisser terminer cette affaire terminée, il faut abandonner à leur vulgarité *contemporaine* toute cette histoire si raffinée mais épuisée dans laquelle ils croient trouver encore les impossibles lettres de noblesse qui les délivreraient de la sauvagerie contemporaine et les dispenseraient d'en parler, donc de s'y salir. Je n'ai pas peur, moi, de me salir. Cette absence de peur, ils la vomissent sous le nom de réalisme. Va pour réalisme. En fait, je pars du principe que l'histoire de la poésie est terminée (elle l'est à mon avis depuis longtemps) mais que l'on peut se servir de ses contraintes pour continuer la ridiculisation précise de ce monde. D'autant que ces contraintes, les poètes de la poésie s'en sont débarrassés depuis un siècle. Tout est donc à reprendre et à refondre, la scansion, le rythme, les règles de la prosodie, etc. Ainsi me suis-je institué poète sauvage, anti-poète, chanteur de mirlitons et de ritournelles, traducteur des abominations du temps en comptines, tout ce que vous voudrez, pour, une fois encore, faire entendre la voix du temps dans ce qu'elle a de plus comique et de plus malfaisant, pour mettre en relief sa langue spécifique, son lexique nouveau, ses illusions, ses radotages insensés et triomphants, son irréalité fabuleuse. Introduire dans des alexandrins des expressions comme « pneumopathie atypique » ou « partage des tâches

ménagères », c'est, en les décrédibilisant, faire ressortir la force inégalable de l'alexandrin qui permet cette décrédibilisation. Avec moi, la poésie se remet à marcher au pas cadencé, comme jadis, mais elle est complètement saoule. En un sens pourtant, et à l'inverse de ceux qui pensent que je rabaisse la poésie parce que j'en use de cette façon, il me semble au contraire que je lui rends hommage, que je la relève de l'abjection poétique où elle était tombée, que je lui redonne une utilité. Comme lorsque je dis qu'en prose je mets sans cesse la parole du monde actuel entre guillemets, eh bien en vers je fais entrer ce qu'elle dit de pire dans des alexandrins, des décasyllabes ou des octosyllabes. De toute façon, dans l'un et l'autre cas, il ne s'agit toujours que de nuire à la société. Il s'agit aussi, par l'art, de sortir du crime absolu consistant, je le répète, à l'approuver, à communier sous les multiples espèces de ses valeurs effrayantes. Ainsi, dans ma manière de détruire, se trouve-t-il peut-être un facteur de salut, une aspiration à se libérer du monde en créant, une fois encore, un écart. Le lyrisme de la platitude, dans mes vers, combat le lyrisme du lyrisme partout régnant dans l'étouffant Empire de la tautologie enchantée d'elle-même. Mes vers sont d'autant moins « libres » que ma pensée, elle, l'est.

En 1997, vous signiez *On ferme, un roman-somme, véritable exercice de liquidation de la postmodernité. Depuis, plus de prose fictionnelle. Auriez-vous définitivement abandonné le genre romanesque au profit de l'essai et de la chronique ? L'écriture d'un roman vous paraît-elle encore envisageable et, si oui, dans quelles conditions et sur quelles thématiques ?*

Ce que je cherche en ce moment, dans tous les domaines, c'est pour ainsi dire une sorte de Passage du Nord-Ouest. Je le cherche, ce Passage, dans mes essais, dans les poèmes et aussi dans le genre romanesque. La difficulté, dans ce dernier cas, vient de ce que le roman a subi depuis de longues décennies d'innombrables métamorphoses qui rendent problématique son face à face avec les non moins innombrables métamorphoses du social et de l'humain. Le roman a été tellement et si sauvagement « libéré » de toutes les contraintes qu'il a en quelque sorte sauté hors de son histoire, qu'il la dépassée. Si on ajoute à cela que l'Histoire et le roman ont grandi ensemble, dans l'ancien monde des causes et des conséquences, de l'enchaînement des aventures et de leurs répercussions, et que la logique historique semble elle-même avoir connu sa fin, on entrevoit le problème actuel du roman. Il s'agit de savoir comment *prendre* la réalité quand elle n'est plus réaliste, par quel bout saisir l'humanité quand elle a dépassé l'Histoire, etc. Ce ne sont pas des questions de « forme » ou d'« écriture » comme on pouvait encore s'en poser dans le milieu du siècle dernier, encore moins des questions de « langue » ; il s'agit à mon avis très précisément de savoir quel est l'état de la nouvelle réalité pour pouvoir la traiter, et d'inventer la forme romanesque adaptée à ce traitement.

On ne se poserait pas tant de questions, on ne ferait pas tant de débats à propos de la survie du roman, de sa signification ou de son utilité aujourd'hui, si on ne sentait pas qu'il y a quelque chose, derrière, qui n'est jamais abordé et qui est la question de l'existence même de l'Histoire. Si l'Histoire est encore là, inchangée et même plus piaffante que jamais, alors tout va bien, il n'y a aucun problème et le roman continue lui aussi sans problème. Si, en revanche, la question de l'existence de l'Histoire se pose, alors les difficultés commencent. Je fais le pari que cette question se pose, d'abord parce que je le crois, mais aussi parce que je trouve ce pari plus excitant pour l'esprit et pour l'art romanesque puisqu'il faut alors trouver de nouveaux angles de vue pour montrer ce qui se passe. C'est ce que j'essaie de faire, en ce moment, en écrivant un ensemble de nouvelles dont le recueil s'intitulera *Roues carrées* (l'une d'entre elles, *Une belle journée*, est parue l'année dernière dans *L'Atelier du roman*). Ce sont des choses dans lesquelles on ne peut progresser qu'en tâtonnant, mais cette aventure est nécessaire si on veut, là aussi, se désolidariser d'une complicité honteuse et générale à propos d'un monde qui n'aurait pas changé (sauf que les ordinateurs y auraient remplacé les machines à écrire mécaniques) et qu'il n'y aurait donc pas à interroger outre mesure. Dans quatre-vingt-dix pour cent des romans d'aujourd'hui il y a cette idéologie à l'œuvre, silencieuse, cette idéologie qui ment sur le nouveau réel parce qu'elle prétend

qu'elle en parle et qu'elle dit qu'il n'est pas nouveau, et qui laisse entendre aussi qu'elle-même n'existe pas. Si on ne veut pas participer de cette illusion, si on s'y refuse, alors commence la grande aventure, la tentative de réaliser plusieurs triples sauts périlleux de plus que le néo-réel, lui-même fort doué en acrobaties de toutes sortes. Il s'agit d'outrepasser l'outrepassement pour le faire voir et le faire entendre dans toutes ses dimensions. Il s'agit de surenchérir sur le principe de la surenchère folle qui est devenu la loi générale. Kafka, comme vous le savez, s'était donné ce conseil, qui est aussi à mes yeux une admirable définition du roman : « Dans ton combat contre le monde, seconde le monde » (la maxime de l'essai serait plutôt : « Dans ton combat contre le monde, combats le monde » ; et on voit tout de suite, à la tortuosité de la première proposition, pourquoi et comment le roman est supérieur à l'essai) ; mais seconder le monde ce n'est pas ignorer ses métamorphoses, c'est au contraire les découvrir et les révéler. Ainsi seulement peut-on espérer retrouver la sorte d'électricité négative qui manque aujourd'hui à tant de romans parce que leurs auteurs ne considèrent pas d'emblée l'approbation des conditions d'existence actuelles comme un crime inexpiable. Toute l'humanité est passée au-delà de ses propres fins, elle a franchi un *limes* invisible et ce franchissement même est devenu une sorte de secret d'État. Décrire dans ses conséquences concrètes les tenants et les aboutissants de cet événement spectaculaire mais nié est sans doute l'unique mission, aujourd'hui, de l'art romanesque. C'est presque une mission impossible, mais elle mérite bien qu'on y consacre un peu de temps, non ?

Pouvez-vous nous expliquer ce qui a amené un individu de votre trempe à faire partie d'un mouvement, d'un groupe, en l'occurrence la Fondation du 2-Mars (« pour la restauration d'une démocratie forte »), et donc à vous situer dans une famille intellectuelle, si composite soit-elle ? Où en est cette expérience et que vous apporte-t-elle ?

Oui. Je note surtout qu'on ne demande jamais de comptes à ceux, et ils sont légion, qui ont voté *évidemment* pour Jospin, qui ont dit ou écrit qu'ils votaient *évidemment* pour lui. On ne s'étonne même jamais de cet *évidemment* qui est évidemment un crime contre l'esprit puisqu'il exclut toute surprise, tout étonnement, tout inattendu, et qu'il s'inscrit dans le registre de l'inéluctable, c'est-à-dire de la mort, donc qu'il fait aussi de ceux qui le prononcent des morts-vivants. En ce qui concerne la Fondation, je n'en ai jamais fait partie mais j'y ai des amis et des amies, des gens pour lesquels j'ai de l'estime. La vie est ainsi faite. Il était moins *évidemment* évident d'en être proche, donc d'être proche aussi de Chevènement, que d'appartenir au comité de soutien de Jospin. Aurais-je soutenu ce dernier, m'en demanderiez-vous les raisons ? Certes non car, de même qu'il y a en linguistique des termes non marqués, c'est-à-dire libres de toute opposition, donc non contestables et pour ainsi dire de droit divin, de même y-a-t-il en politique des engagements non marqués : communiste hier, social-démocrate aujourd'hui, ou peut-être « gauche de gauche », qui ne font pas scandale, même pour leurs adversaires, lesquels sont en somme plus étonnés par leurs propres engagements que par ceux de l'ennemi (il se trouve aussi comme par hasard que ces positions non-marquées sont celles qui portent le label rebelle officiel). Pour ce qui me concerne, si engagement il y a eu, ce qui serait à démontrer, vous conviendrez qu'il a été pour le moins épisodique. Quant à savoir où en est l'expérience, eh bien je dirai qu'à mes yeux elle a réussi au-delà de tout espoir puisqu'on a vu Jospin, ses Jack Lang, ses Martine Aubry, ses Ségolène Royal, débarrasser le plancher. Être parvenu à ce résultat, c'est déjà avoir accompli une mission historique.

Depuis les événements du 11 septembre et plus encore la guerre entre les États-Unis et l'Irak, on voit refluer toute une littérature tentant d'expliquer, de justifier ou de détruire l'argumentaire des discours critiques sur les États-Unis. Certains textes de *Minimum respect* attestent d'un rejet radical, voire d'un mépris, de l'Amérique et des Américains. Comment vous situez-vous par rapport à la problématique de l'antiaméricanisme ?

Les poèmes que vous évoquez, notamment *Avril 2003* et *Nouvelle cuisine*, ont été composés en pleine période d'invasion de l'Irak par l'armée étasunienne et sous le coup d'une indignation que j'appellerai minimale. J'ai aussi écrit bien d'autres textes, en prose ceux-là, qui vont dans le même sens. Je ne vois toujours pas comment j'aurais pu être partisan de cette expédition démente à de multiples titres, justifiée par des mensonges éhontés et qui n'a pour but que de créer partout un chaos durable afin d'assurer la sécurité des États-Unis. Mais même ce but-là ne sera pas atteint. Cela dit, ce ne sont ni l'Amérique ni les Américains que je rejette mais la démente ou la sottise (ou les deux) de Bush et de son entourage, et leur niaiserie messianique armée, leur énorme bêtise bottée. Cette administration de Washington, pour désastreuse qu'elle soit, n'est pas l'Amérique. Pas davantage que l'Amérique de Bush, préparatrice et organisatrice d'une sorte d'apocalypse mondiale, n'est l'Empire romain. Je ne me suis, pour ce qui me concerne, jamais senti antiaméricain. Je suis, en revanche, anti-connerie crasse, et à fond. Mais je note que la campagne consistant à stigmatiser sous le nom d'« américanophobie » toute expression élémentaire de simple raison ou de bon sens avait commencé bien avant le début de l'attaque américaine contre l'Irak. Il s'agissait, notamment par des livres approximatifs passant en revue l'antiaméricanisme littéraire français, de museler préventivement toute pensée divergente à propos de cette opération délirante, et de la culpabiliser d'avance comme expression d'une « phobie » ou d'un « ressentiment » vieux de deux siècles. Mais il ne s'agit nullement d'« américanophobie » ! On vient tout simplement d'assister à quelque chose de fou, quelque chose qui n'a pas d'équivalent dans l'Histoire et qui me semble extrêmement dangereux. Sous l'effet des attaques du 11 septembre, Bush et ses sbires ont résolu d'appliquer le principe de précaution à toute la planète (en racontant qu'ils lui apportent la liberté, la démocratie, etc.). Ce qui signifie aussi que n'importe quelle population du monde peut désormais à tout moment être traitée comme un troupeau de vaches folles. Il n'est pas certain que les dites populations aimeront cela éternellement.

Quel a été l'accueil réservé à votre radicale lettre aux *Chers djihadistes...*, publiée en 2002 aux Éditions Mille et une nuits ? Plus généralement, avez-vous déjà été confronté au problème de la censure ?

Si je mets de côté ceux qui ont résolu de ne rien comprendre à mes *Djihadistes* et ont fait semblant de croire que j'étais complice des terroristes parce que je leur donnais du « cher », ce qui m'a surtout frappé chez la plupart des commentateurs c'est leur incapacité de voir que, dans ce petit livre, ce n'était pas tout à fait moi qui m'exprimais, mais plutôt un Occidental de base, un Occidental moderne de base, disons le dernier homme nietzschéen ou le festiviste achevé, l'homme qui veut le bien-être et préfère le néant à la volonté. J'avais essayé, de ce point de vue, de créer un décalage, un double jeu dont j'imaginai qu'il était perceptible et qui, apparemment, ne l'a pas été. À partir de là, bien entendu, tout est faussé. Celui qui parle, dans les *Djihadistes*, n'est pas exactement moi, et la thèse qu'il soutient n'est pas exactement la mienne. Je voulais, par cette dissociation, introduire un principe d'incertitude proche de ce qu'on trouve dans des textes de fiction ou dans des discours de pure prétention à la Swift. Cette incertitude, au surplus, me paraissait refléter assez bien la complexité du problème, de la situation créée par le 11 septembre : une société occidentale déjà autodétruite en butte à des attaques soudaines venant d'un monde lui-même en voie d'extinction par conversion à cette destruction. Ne se faire aucune illusion, ni sur la cible (nous, Occidentaux), ni sur les attaquants (les islamistes), et affirmer que l'altérité (les attaquants) ne restera pas éternellement radicale, qu'elle ne l'est déjà plus, me paraissait la

moindre des choses. C'est ce qui a été peu, ou mal, compris. Une fois encore, je voulais surtout confesser le temps présent, le faire parler, lui faire dire tout ce qu'il ne dit pas sur ce qu'il fait.

Quant à ce qui concerne la censure, c'est un vaste problème qui ne m'intéresse pas beaucoup ; ou alors il faudrait le reprendre de fond en comble et montrer à quel point il est devenu l'objet d'une comédie assez sinistre où le censuré crie encore plus fort que les censeurs. Notre civilisation, en revanche, réussit admirablement dans cet exercice particulier qu'on appelle conspiration du silence, corollaire de toutes les conspirations du bruit qu'elle organise également avec virtuosité.

Quel regard portez-vous sur l'actualité de romans tels que *1984* ou *Le Meilleur des mondes*, dont la seule erreur d'appréciation est finalement d'avoir soutenu que le « cauchemar climatisé » serait le fait d'états totalitaires, alors qu'il nous revient en fait par l'économie de marché et la démocratie libérale. La science-fiction n'est-elle pas en définitive la littérature de contestation la plus efficace ?

J'ai un problème avec la science-fiction en général (je mets à part *1984*) dans la mesure où elle met toujours en scène un monde entièrement changé au milieu duquel évoluent des psychismes de *notre monde*. Ce qui signifie, à mon sens, qu'elle est complètement à côté de la plaque. Car ce n'est pas le changement du monde qui est intéressant mais la métamorphose des êtres humains. Or, cette métamorphose s'opère aujourd'hui et maintenant et, de ce point de vue, on n'a nul besoin de se projeter dans un nouveau monde pour en observer les effets. Ce qui signifie qu'à mes yeux *L'Empire du Bien* ou les *Après l'Histoire* sont mille fois plus « science-fictionnels » que par exemple ce roman, *Globalia*, dont on parle en ce moment, qui imagine un monde nouveau mais n'imagine pas ses habitants très différents de ceux de toujours. Et d'ailleurs pourquoi les imaginer ? Ils sont là. Mais cela, personne ne veut le voir. On veut bien s'effrayer avec des fictions prospectives ; on refuse d'être terrorisé par ce qui est ici et maintenant. C'est pourtant cet ici et maintenant qui est terrifiant.

Dans *Le Nouvel esprit du capitalisme*, Boltanski et Schiapello constatent l'avènement dans les années 60 d'une « critique artiste » qui consisterait essentiellement en la remise en question de la société de consommation (mode de vie des individus, aspiration à l'autonomisation dans le travail, rejet de la hiérarchie) et dont les concepts ont rapidement été récupérés, voire intégrés, par le néo-capitalisme. Dans quelle mesure vous démarquez-vous de la démarche « critique artiste » ? Vous pensez-vous récupérable et, si oui, par quel aspect de votre pensée en particulier ?

Le livre de Boltanski et Schiapello n'a de signification, à mon avis, que si on croit encore à l'existence d'un monde régi par la dialectique et dominé par l'aliénation. Si nous sommes, en revanche, et réellement, dans un tout autre monde, alors les choses se compliquent et aucune analyse néo-bourdieusienne n'est apte à appréhender les phénomènes qui s'annoncent ou qui sont déjà là. Par ailleurs j'aurais tendance, pour ma part, à remettre en cause aussi bien la validité du terme de « critique » que de celui d'« artiste ». Ce n'est pas tout à fait jouer sur les mots que de se demander ce que peut bien signifier « critique artiste » au moment où l'art n'existe plus (c'est du moins ce que je postule) et où tout le monde, en conséquence, exerce ou entend exercer un « droit à l'art » qui s'identifie avec un militantisme généralisé du Bien à l'intérieur duquel l'art, sous le nom de Culture, est élevé au rang de religion citoyenne. Ce n'est pas parce que, de toute éternité, la critique et l'art se sont retrouvés en opposition que leurs rapports ne se sont pas modifiés de fond en comble dans la période récente. Comme disait l'autre : « La critique est aisée et l'art est difficile. » Mais c'était au début du XVIII^e siècle. Ce qu'il faudrait plutôt parvenir à penser aujourd'hui, c'est que tout le monde est artiste, donc qu'il n'y a plus d'art, et que la critique est à réinventer de fond en comble *en tant qu'art* pouvant aisément supplanter un art qui n'est

plus, quand il s'intitule ainsi, qu'une forme particulière d'approbation du monde (sous ses masques « dérangeants » ou « iconoclastes »). Mon avis est que la critique n'a plus l'art comme autre, comme antagoniste, comme surmoi envié et détesté en même temps. À l'extrême limite, il ne peut plus y avoir de pensée vivante que critique, et critique d'abord de l'art. Mieux encore : l'art est mort, donc la critique est possible (donc la critique *est l'art*). Les grigris misérables, arrogants ou morbides qu'on fourgue encore sous le nom d'art ne tiennent plus le coup du tout par rapport à cette nouvelle pensée critique que j'envisage et qui est seule capable de *relever* la mimésis, qui est donc seule capable de tenir le rôle précédemment tenu par l'art. Si vous voulez, par rapport à l'art proprement dit, qui n'est plus qu'une redondance ou un pathos, la critique devient la seule activité artistique qui tienne debout parce qu'elle reprend à son compte le travail de représentation jusque-là assumé par l'art et abandonné par lui. Mais il s'agit désormais d'une représentation *violente*. Je ne me reconnais donc pas dans cette formule « critique artiste », opposée à « critique sociale », où je vois un stéréotype qui demande lui-même à être critiqué. Si considérer que la vie quotidienne actuelle et le mode d'existence qu'on y mène concrètement sont des *sujets littéraires*, alors on peut très bien se passer des travaux de Boltanski et Schiapello, si estimables soient-ils. Pour que la pensée ne tourne pas à vide, il faut éviter de commencer par la soumettre à des concepts préétablis (capitalisme, néo-capitalisme, libéralisme, etc.). Aucune pensée neuve et aucune esthétique ne peuvent accepter sans déchoir de se laisser précéder par des concepts : ce serait aussi, et par la même occasion, manquer le réel, la chose, le concret qui se déroule sous nos yeux et qui est si plein de mystères. Le pari que je fais, une fois encore, est que l'humanité actuelle est entièrement neuve. Si sa mutation ontologique a bien eu lieu, comme je le pense, et si cette mutation a le moindre intérêt, elle demande pour être appréhendée autre chose que des concepts préexistants. Pour résumer, les rapports d'exploitation m'intéressent moins aujourd'hui que des phénomènes comme l'intériorisation de la volonté de servitude, l'automobilisation, la levée de l'aliénation, enfin l'énorme enthousiasme de tous à *pousser à la roue*.

Quant à la récupération, je vous dirai franchement qu'elle ne m'empêche pas de dormir. Toute pensée radicale peut sans doute se retrouver travestie par les récupérateurs professionnels : c'est alors le signal qu'il y a lieu d'inventer autre chose. Tout est récupérable ; le renouvellement seul ne l'est pas.

Le mode de vie de « l'Homo festivus » que vous décrivez, si typé soit-il, reste malgré tout proprement occidental. Les nouvelles formes (de la sociabilité, de la littérature, etc.) ne seraient-elles donc pas en définitive à chercher dans les cultures périphériques ?

Mais Homo festivus, l'Occidental achevé, a vocation à refiler son achèvement à toutes les populations de la planète ! C'est du moins ce que je pense, et c'est à peu près ce que je suggérais dans les *Djihadistes* : que ce n'est pas parce que nous sommes morts que nous n'avons pas les moyens de contaminer le reste du monde avec notre gigantesque impuissance faite essentiellement de sécurité et de contrôle enrobés de festivisme. Maintenant, bien sûr, il y aura toujours des accidents dans ce système, des divergences ou des réactions violentes, mais je ne crois pas à l'existence de « cultures périphériques » équivalentes à la nôtre (si tant est qu'il s'agisse encore d'une culture !) et capables de l'équilibrer...

Propos recueillis par
Frédéric SAENEN et Frédéric DUFOING
Janvier 2004